

IRRÉVÉRENCE

Entretien avec Samuel Rousseau

Au nombre des 5 artistes parrainant l'exposition « Irrévérence », nous avons la grande chance de compter Samuel Rousseau.

Samuel Rousseau « respire » le monde, à la recherche d'inspirations et dit se lever tôt le matin, des idées plein la tête. Si un artiste plasticien mérite bien le terme de contemporain, c'est bien lui, tant il exploite la vidéo et les techniques de l'informatique dans les multiples formes de sa création (dessins, photos, sculptures, installations, arts plastiques) avec un talent remarquable. Samuel Rousseau aime partir des objets de notre quotidien pour les réinventer, et cela avec infiniment de poésie, d'ironie et de force, évoquant notre rapport au monde et la finitude humaine. « L'homme est inadapté » semble-t-il signifier.

Son intérêt pour les formes culturelles (architecture surtout mais aussi cinéma, poésie, conte, musique etc.) nourrit son imaginaire.

Pas étonnant si la notoriété de Samuel Rousseau est internationale : en 2006, plusieurs de ses réalisations sont entrées au catalogue d'exposition du Fonds national d'art contemporain. En 2011, il est sélectionné pour le prix Marcel Duchamp.

Pas étonnant non plus, si certaines de ses œuvres ont été vues par des millions de spectateurs. Ainsi, « **le Géant** » (Nuit blanche 2003), pris au piège dans le théâtre de la Gaité lyrique à Paris, qui se déploie et se déforme, tel un personnage de Lewis Carroll. Ou bien « **Plastikcity** », cet univers artificiel, composé de bidons agglutinés que la vidéo anime : des personnages s'y déplacent, comme dans une architecture. Ou encore, cette planète « **Maternaprima** », mère nourricière, dont les parois vibrent, telle la peau douce et réactive



d'une femme enceinte : va-t-elle s'ouvrir, enfanter... exploser ? Autre œuvre marquante, ce « **p'tit bonhomme** » qui s'efforce en vain de gravir des marches et d'atteindre son but, tel un pantin dans le vide. Dernière œuvre que nous évoquerons « **lessive raciale** » : dans le tambour d'une machine à laver un visage noir apparaît et progressivement la machine tournant, ce visage va s'effacer pour devenir blanc.

L'art de Samuel Rousseau envoûte et nous interroge au plus profond de notre humaine condition. Il atteint sa cible avec énergie et précision en ce qu'il nous force à « ouvrir grand les yeux ». Avec Samuel Rousseau, place à l'imagination fertile, place à la fantaisie et à l'illusion. Le plasticien devient un magicien-conteur, éveilleur et porteur de sens.



GL – Samuel Rousseau, pouvez-vous nous parler de votre démarche ?

SR - J'utilise des objets de rebus, des matériaux considérés comme « ignobles » mais qui n'en sont pas moins nobles pour autant, en leur apportant du sens et de la poésie. Ils sont pour moi une accroche sur le réel. En tant qu'artiste, je suis toujours en réaction, telle une



borne sensible, au bord de la route. Mais, entendons-nous bien, je ne suis porteur d'aucun message, je n'ai rien d'un gourou : je ne fais que peindre le monde, selon ma sensibilité. Je ne cherche pas à provoquer et ne me situe, ni par rapport à une finalité déterminée, ni par rapport aux autres. J'exprime juste ce que je ressens face au monde, avec une acuité particulière.

GL - Comment êtes-vous venu à la vidéo ?

SR - Cela s'est fait par hasard. Un professeur à l'école des Beaux-Arts m'a fait utiliser la vidéo, que je n'appréciais pas particulièrement à l'époque. Je me suis rendu compte alors du potentiel évocateur que pouvait avoir ce media contemporain. D'autres artistes, proches de ma démarche m'ont conforté dans cette voie. Mais, si j'utilise la vidéo, je me sens avant tout un plasticien.

GL - Qu'est-ce qui vous a séduit dans le terme Irrévérence, moteur de l'exposition ?

SR - Les propositions d'exposition sont toujours stimulantes. Mais, je n'ai nul besoin d'un thème pour travailler. Et, si je ne peux pas m'intégrer dans un thème, ce n'est pas un problème. Je dirais même, tant mieux ! Je ne veux surtout pas être enfermé dans une cage.

GL - Votre travail a-t-il un rapport, de près ou de loin, avec le thème Irrévérence ?

SR - Mon travail est par essence irrévérencieux car il ne s'inscrit pas dans une demande mais ouvre des champs nouveaux, par une interprétation sensible de ce qui m'entoure.



GL - Comment vivez-vous votre condition d'artiste ?

SR - En fait, nous nous situons en pleine crise économique et le marché de l'art va mal. L'art pâtit au détriment d'autres besoins essentiels (voiture, appartement etc.) L'Etat ne nous aide guère. A Grenoble, comme ailleurs en France, les artistes ne sont pas soutenus. Sans doute parce que l'art ne répond pas à une demande, comme le socioculturel, par exemple. Les artistes sont, en quelque sorte, un vecteur de liberté et de clairvoyance qui dérange. Si la culture était une pyramide, les artistes seraient la pointe de cette pyramide.

Notre situation n'est pas facile. Comment toucher le RSA, en sortant des Beaux-Arts ? Pour ironiser, on pourrait dire qu'il faudrait arrêter d'enseigner l'art plastique, car on forme des centaines de personnes qui n'auront pas de débouchés économiques par la suite. Il est regrettable que les artistes ne puissent pas se fédérer comme les intermittents du spectacle.



Imaginez un peu s'ils arrêtaient d'exposer, que deviendraient les Musées et toutes les structures qui exposent ? « L'art c'est moi qui le vis, Et toi, l'institution, c'est toi qui en vis ! » Dans les pays anglo-saxons, la situation est bien différente, dans la mesure où les artistes sont commissaires d'exposition et gèrent tout. Nous ne sommes pas stupides et savons

gérer les activités et les contraintes liées à notre métier mais nous n'avons pas le choix. Etre exposé dans des Musées ne suffit pas à nous faire vivre. Ce sont les collectionneurs, attentifs

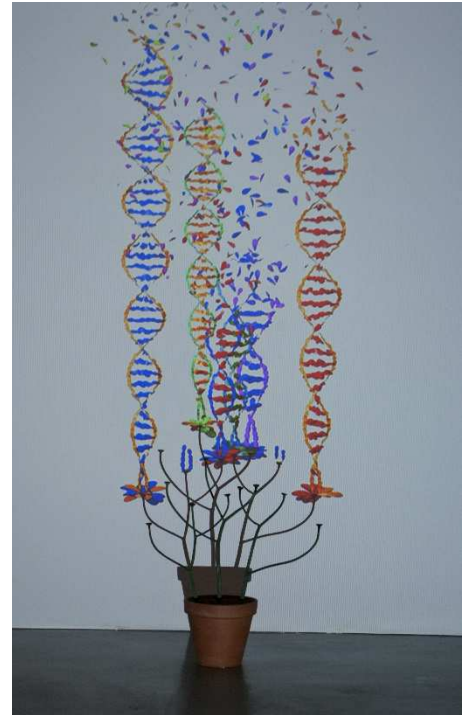
à suivre notre travail, qui nous permettent d'exister. Ils sont, en quelque sorte, nos producteurs. Notre statut dépend d'une volonté politique culturelle qui nous dépasse.

GL – Pourquoi avoir quitté Grenoble ?

SR - Si j'ai quitté Grenoble, c'est avant tout pour des raisons financières : un atelier à Grenoble me revenait trop cher. Je me suis battu pour avoir un atelier personnel et une maison ailleurs où le mètre carré est abordable pour moi.

GL - N'y a-t-il pas là quelque chose de choquant ? Vous avez une notoriété internationale et vous n'êtes pas aidé par la Municipalité ?

SR - En fait, je ne me définis pas par rapport à une Municipalité, mais par rapport à la vie et à ses dilemmes. C'est l'épanouissement personnel de chaque individu qui est fondamental pour moi, ce qui est loin d'être la priorité de nos institutions, pour l'instant. Dans ce contexte, les artistes qui ont pour « rôle » d'éveiller le monde, se trouvent nécessairement dans une situation conflictuelle.



GL - Que pensez-vous de l'idée de présenter ensemble des artistes amateurs et des artistes professionnels ?

SR - En tant qu'artiste, je ne fais pas de distinction entre artistes professionnels ou amateurs. Je refuse d'établir des catégories et une hiérarchie.



Néanmoins, si l'on peut parler de professionnels, c'est parce que certains artistes vivent de leur art. « J'en fais ma vie ». Il faut une certaine dose de détermination et de force pour cela !

Le plus important c'est assurément le bonheur de créer et de donner. On peut concevoir une exposition comme une invitation à venir dans son jardin d'imaginaires. Une exposition, c'est un cadeau que l'on fait au monde.

Propos recueillis par **Gisèle Lipovetsky**



Crédits photos : ©Samuel Rousseau, courtesy galerie Claire Gastaud